

Vladimir Jankélévitch

(1903- 1985)

Par Patricia Verdeau



Vladimir Jankélévitch est né le 31 août 1903 à Bourges. Son père médecin fut l'un des premiers traducteurs de Sigmund Freud en France *Introduction à la psychanalyse*. Jankélévitch intègre l'École normale supérieure en 1922, est reçu premier à l'agrégation quatre ans plus tard. Son premier livre est consacré à Bergson avec qui il était en correspondance. Il soutient sa thèse en 1933 et mène une carrière universitaire à Toulouse (1936), puis à Lille (1938). Au début de la seconde guerre mondiale, Jankélévitch est mobilisé, blessé et révoqué par le régime de Vichy de son poste de professeur de la faculté des Lettres de Lille, n'étant pas français à titre originaire. Étant donné son statut d'ancien combattant, cette mesure a pu être rendue ineffective et Jankélévitch a pu enseigner un court moment à l'Université de Toulouse, avant une révocation définitive en décembre 1940 lors de la promulgation des lois raciales de Vichy.

Lorsque le statut des Juifs fut décrété, Mgr Bruno de Solages, Recteur de l'Institut catholique, proposa à ses amis Jankélévitch et Meyerson, membres de la Société toulousaine de philosophie, l'asile à l'Institut catholique. Jankélévitch passe ses années de guerre sous plusieurs identités, mène à Toulouse de front des activités dans la Résistance, une réflexion philosophique et un enseignement dans les cafés.

En octobre 1947, il retrouve son poste de professeur à Lille et est titulaire, de 1951 à 1979, de la chaire de philosophie morale à la Sorbonne. Sa fille, Sophie, naît en 1953. En 1954, paraît son ouvrage de métaphysique, *Philosophie première. Introduction à une philosophie du "presque"*. Pendant ces années à la Sorbonne, il se partage entre la philosophie, la musique (en tant que musicologue et musicien) et l'engagement. Il se place du côté des étudiants en mai 68. Il prend position contre l'euthanasie et en 1979, lors des États généraux de la philosophie à la Sorbonne, il a contribué, avec Jacques Derrida, à sauver l'enseignement de la philosophie en classe de terminale en France. Il meurt à Paris le 6 juin 1985.

À Toulouse, Jankélévitch habite, un temps, la pension Notre-Dame, rue du Languedoc. Dans sa bibliothèque, Françoise Schwab mentionne qu'il y a un saint Bonaventure qui sert de boîte aux lettres pour des tracts diffusés aux prisonniers russes vivant dans la région. Jankélévitch était "un homme profondément blessé, [...] parce que la France vaincue tournait alors le dos à ses plus nobles traditions d'hospitalité, parce que l'Allemagne, dont la musique et la philosophie l'avaient nourri (n'avait-il pas fait sa thèse, soutenue en 1933, l'année même où Hitler prenait le pouvoir à Berlin, sur *L'Odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling* ?), s'abandonnait précisément contre les Juifs à la frénésie meurtrière la plus abjecte [...]" (Jacques Madaule).

La librairie de Silvio Trentin, 46, avenue du Languedoc, permit aux premiers réseaux de résistance toulousains de Pierre Bertaux et de Jean Cassou (beau-frère de Jankélévitch) de se constituer. Jean-Paul Valabrega, qui avait suivi à Toulouse les cours de Jankélévitch dans l'arrière salle du café du Capitole, rapporte "Le Languedoc est ainsi devenu pour nous une sorte de patrie provisoire [...] il y avait Jean Cassou, Albert Baillet, Georges Friedmann, Paul Vignaux, Silvio Trentin, Ignace Meyerson, Jean-Pierre Vernant [...] nous avons [...] créé une sorte d'université libre, c'est-à-dire clandestine, qui se réunissait dans l'arrière-salle d'un café [...] et c'est là que Jankélévitch a fait ses cours [...]" » Il avait ici commencé à travailler au *Traité des vertus* (qui sera publié en 1949), écrit en partie durant l'Occupation, entre deux alertes et

dans le sillage de sa thèse annexe, *Valeur et signification de la mauvaise conscience* : "Aux confluents du néoplatonisme, de la mystique des Pères de l'Église, du pur amour fénelonien, de la bonne volonté kantienne et de la pureté du cœur kierkegaardienne jaillissait cette éthique de la volonté agissante" (Françoise Schwab). Claude Vigée rappelle, à cette époque, le lien qu'entretenait Jankélévitch à la musique : "Parfois je voyais descendre la rue de Metz ou la rue d'Alsace [...] un homme encore jeune, au visage fin, au regard aigu, espiègle et triste à la fois, au front barré d'une mèche qui était, à l'époque, du plus beau noir corbeau [...]. Il nous entretenait la nuit du recours aux "rafraîchissantes ténèbres", où le frère de Chopin, de Schumann, de Fauré, je veux dire Baudelaire, trouvait, lui aussi un répit au mal de vivre dans le monde réel impitoyable aux poètes et aux justes" (Claude Vigée).

Quand la zone libre fut abrogée, Jankélévitch vécut ensuite 42, allée des Demoiselles, puis errait à travers la ville de cache en cache. En 1942, est créée à Toulouse une section du Mouvement national contre le racisme (MNCR), à laquelle participe Jankélévitch, dit André Dumez. Dans cette période, Jankélévitch publie *Le Malentendu*, *Le Mensonge*, *Le Nocturne*, autant de textes empreints de cette vie souterraine. *Le Pardon* (1967) restera marqué par ces années d'horreur. L'Institut catholique accueille des colloques de la société toulousaine de sociologie comparative, créée par Meyerson. Elle réunit Jankélévitch, Dottin, Naves, Soula, Guillem, Bugnard et Mgr Bruno de Solages. À la mort d'Henri Bergson, Vladimir Jankélévitch et Mgr Bruno de Solages prononcent courageusement un hommage à Bergson dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres.

En 1944, lors de la Libération, Jankélévitch écrit à Louis Beauduc : "Ce qui nous est arrivé tient du prodige, et le spectacle de Toulouse pavoisé, nettoyé, grouillant, est à la fois baroque et merveilleux", "une vie en toutes lettres". Jankélévitch ressort marqué par l'horreur des crimes nazis. En 1956, il écrit : "J'ai répudié à peu près toute la culture allemande". Dans le second tome du *Je-ne-sais-quoi et le Presque rien* (1957), il relate : "Maintenant il n'y a plus de place en France que pour les troupes : marxiste, catholique, existentialiste. Et je ne suis d'aucune paroisse." *L'Imprescriptible*, ouvrage reprenant les textes écrits en 1948 et en 1971, a contribué à définir la notion d'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité, au moment où les crimes nazis allaient être couverts par la prescription.

Jankélévitch est tout d'abord un philosophe du devenir et de l'instant : " [...] toute la vertu se ramasse dans la ferveur de l'instant", "point de tangence de l'empirie avec l'absolu". C'est, précise Jankélévitch, "dans l'éclair de l'instant que la joie se déclare" *Premières et dernières pages*.

Ensuite, Jankélévitch développe une philosophie morale, liée à une perspective intentionnelle et une perspective métaphysique : "L'expérience morale [...] nous pousse toujours au-delà de notre devoir... Aussi la morale, dès qu'elle cesse d'être une pure déduction cognitive et synonymique des devoirs, ne se distingue-t-elle plus de la métaphysique." *Philosophie première*, chap. 3. Il en ressort un paradoxe de la morale : "Entre la finitude d'un pouvoir limité par la mort et l'infinité du devoir moral ou de l'amour, la contradiction paradoxale s'aiguise jusqu'au paroxysme de l'absurde et de l'intenable" *Le Paradoxe de la morale*, 1981, même si, dans sa traduction en actes, "la volonté peut ce qu'elle peut malgré l'obstacle et par là-même grâce à lui"

Enfin, Jankélévitch apparaît comme un philosophe de l'ineffable, dans son rapport avec un indicible tragique. Reste la liberté, renvoyant à ce "je-ne-sais-quoi qui ne tient pas en place, et qui est pour nous une invitation exaltante à l'insurrection" *Premières et dernières lettres*.